

INTERVIEW

La réalisatrice Alexe Poukine : « Les gens ne sont pas éduqués à propos du viol »

PAR CAMILLE WERNAERS — N°221 SEPTEMBRE 2019

MOTS-CLÉS Belgique Féminisme Violence Rencontre Sexualité Education

Le documentaire *Sans frapper*, qui sort ce 12 septembre en Belgique, brise les clichés sur le viol d'une façon magistrale et nous interroge sur nos propres représentations face à l'histoire d'Ada. Entretien avec la réalisatrice Alexe Poukine.



Alexe Poukine, réalisatrice du film "Sans Frapper". © Isabelle Schapira

La réalisatrice Alexe Poukine signe avec Ada Leiris (témoignage et texte) un documentaire important sur le viol, *Sans frapper*, qui sort le 12 septembre en Belgique. 12 femmes et 2 hommes interprètent, face caméra, le témoignage d'Ada, violée plusieurs fois par le même homme alors qu'elle avait 19 ans. À l'écoute de son histoire, contée par ces voix et ces personnes différentes, c'est chacun des stéréotypes sur le viol qui se déconstruit.

Alexe Poukine laisse tourner la caméra quand les interprètes oublient un mot ou quand l'émotion l'emporte. Et d'un coup, c'est leur propre histoire de viol qui remonte et qu'elles et ils se mettent à raconter. C'est une des forces du film. Quand l'histoire d'Ada, qu'elles et ils partagent, se mêle à leur propre histoire pour dire l'un des enseignements du féminisme (et de l'empathie): ton histoire est mon histoire.

« Nous construisons l'image de la victime parfaite à laquelle les femmes doivent correspondre pour être crues. »

La réalisatrice a aussi capté les questionnements des interprètes à la lecture du témoignage d'Ada, montrant en filigrane la manière dont la culture du viol infiltre nos esprits et comment nous construisons l'image de la victime parfaite à laquelle les femmes doivent correspondre pour être crues. Les hommes racontent aussi comment ils ont pu devenir eux-mêmes des violeurs. L'un d'eux dit, à propos de la

perception des violeurs : *« Il y a la construction que c'est quelque chose de monstrueux pour que cela ne corresponde à personne. Sauf que cela ne colle pas avec tout ce que racontent les femmes, année après année. »*



Alexe Poukine, comment vous est venu le sujet de ce documentaire ?

« C'est une longue histoire. Ada est venue me trouver après la projection de mon premier documentaire, *Dormir, dormir dans les pierres*, qui parle de gens qui vivent et meurent dans la rue. Elle m'a dit qu'elle avait une histoire à raconter, qu'elle avait été violée trois fois par un homme qu'elle connaissait. J'étais une féministe « primaire », je croyais savoir ce qu'était un viol. Il y a eu du scepticisme chez moi à l'écoute de son témoignage. J'interrogeais, par exemple, le fait qu'elle soit retournée voir son violeur. Je l'interrogeais donc elle, et non pas l'homme qui l'avait agressée.

Je me suis aussi interrogée moi-même pour plusieurs raisons, notamment parce que je me suis rendu compte que je n'avais pas mis de limites à plusieurs moments de ma vie. Je pense que toutes les femmes connaissent ça : comment mettre des limites, apprendre le consentement...

Ensuite, je me suis demandé comment faire, sur cette histoire, un film qui n'allait pas mettre le spectateur dans une position de rejet. Je ne pouvais pas demander à Ada de raconter son histoire face caméra : nous avons commencé ce travail avant l'affaire Weinstein, la parole n'était pas du tout libérée. Lui demander de témoigner n'aurait fait que redoubler la violence à son égard. Les gens ne sont toujours pas éduqués par rapport au viol, ils ne savent pas que 80 % des viols sont commis par des personnes que la victime connaît. Un tiers des viols sont des viols conjugaux. Le fait qu'Ada soit retournée voir son agresseur n'est pas la question : oui, les gens restent avec les personnes qui abusent d'eux. Une autre raison pour laquelle il est difficile de se mettre à la place d'Ada, c'est qu'on préfère se dire que ça ne nous arrivera pas à nous. On vit encore en méritocratie, on se raconte plein d'histoires en ce sens. »



Vous avez donc demandé à des gens d'interpréter le témoignage d'Ada, comment les avez-vous sélectionnés ?

« Je voulais demander à des gens de se mettre à sa place. Et cela a été compliqué. Au début, j'ai travaillé avec des actrices professionnelles, mais elles avaient beaucoup de clichés par rapport au viol, même sur leur propre viol si elles-mêmes en avaient été victimes. Elles n'avaient pas encore réfléchi à la question. Je voulais également des hommes victimes de viols et des hommes violeurs. J'ai aussi cherché des experts, une linguiste, des policiers, des avocats, des infirmiers, des psychothérapeutes.

Je voulais vraiment que le spectateur perde ses clichés sur le viol, cette idée que c'est commis la nuit, par un inconnu dangereux, parfois armé, un peu psychotique sur les bords. En fait, la plupart des viols sont commis par des gens qui sont dans l'inconscience totale de leurs actes, à cause du manque d'éducation.

Finalement, ce sont 14 personnes qui interprètent le témoignage d'Ada. Mais on n'arrivait pas à faire cohabiter la parole des personnes qui avaient vécu un viol avec celle des experts. On a donc créé trois bonus avec uniquement la parole experte, pour donner des pistes.

Par rapport aux interprètes, il fallait que ce soit assez bien joué pour que le spectateur rentre dans le documentaire et, en même temps, il fallait que ce soit assez « mal » joué pour que ça ne ressemble pas à une performance d'acteur. Il a fallu aussi doser l'émotion... »

À ce propos, un des moments du film où j'ai ressenti une émotion intense, c'est quand les hommes s'expriment, notamment l'homme qui admet avoir violé sa compagne de l'époque. J'ai l'impression que c'est encore une parole très subversive, qu'on n'a pas encore assez entendue, qu'en pensez-vous ?

« C'est bien sûr difficile de trouver des femmes qui parlent de leurs viols, mais c'est aussi difficile de trouver des hommes qui en parlent, aussi bien ceux qui en ont subi que ceux qui en ont commis. C'était néanmoins très important pour moi. Quand j'ai commencé à parler autour de moi du texte d'Ada et du documentaire, beaucoup de mes amis masculins m'ont dit : « Si c'est ça un viol, alors je suis un violeur. »

J'ai rencontré beaucoup d'hommes qui ont commis des viols. Des hommes drôles, doux et éduqués. Ils pourraient être mes meilleurs amis. Un homme le dit dans le documentaire : on construit le violeur comme un monstre pour que cela ne corresponde à aucun homme. Si on ne donne pas la parole aux femmes et aux hommes sur ce sujet, le viol va rester endémique.

*« On construit le violeur
comme un monstre pour que
cela ne corresponde à aucun
homme. »*

Que je sois bien claire : il n'est pas question de culpabiliser les victimes ou de pardonner aux violeurs. Mais il faut faire émerger cette parole, qui nous montre que les femmes sont élevées à se soumettre et les hommes élevés à soumettre. Il y a aussi le manque d'éducation au sexe, une éducation qui se fait par le porno. Les hommes ne sont pas éduqués à regarder la personne avec laquelle ils font l'amour. C'est un carnage. Beaucoup de femmes sentent quand cela va dérapier – Ada le dit dans son texte lors d'un rendez-vous : « *Je reste une heure et puis je m'en vais* » –, mais elles sont éduquées à être sages et polies.

Il est important aussi pour moi de dire qu'Ada n'est pas l'objet du film, elle est co-auteure de ce documentaire. Ce n'est pas juste une « pauvre victime », Ada le dit elle-même. Ce documentaire est une façon pour elle de faire cette traversée. »

Pour aller plus loin

- Pour voir le film, infos [ici](#).
- En écho direct au film, le podcast [Dis-moi oui](#), réalisé par Marie Charette, sera diffusé à l'occasion du 25 novembre, Journée internationale contre les violences envers les femmes. Cette série de six épisodes interrogera nos conditionnements face à la sexualité et aux genres, notre rapport au désir, nos tabous et les dynamiques inconscientes qui s'expriment dans notre relation à l'autre.

<https://www.axellemag.be/alexe-poukine-film-sans-frapper-viol/>